



HAL
open science

Mourir de paysage

Anne-Laure Amilhat Szary

► **To cite this version:**

Anne-Laure Amilhat Szary. Mourir de paysage. Dépaysements, [https://local-contemporain.net/opus-12, 12, ,](https://local-contemporain.net/opus-12,12,) pp.44-45, 2020, Revue Local contemporain. halshs-03554829

HAL Id: halshs-03554829

<https://shs.hal.science/halshs-03554829>

Submitted on 3 Feb 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mourir de paysage

Anne-Laure AMILHAT SZARY

2020. In *Dépaysements, Revue Local contemporain* n°12, <https://local-contemporain.net/opus-12>

J'ai pensé ce texte dans une forme d'empathie interrogative et non dénuée de cruauté sans doute, née du partage désormais obligé des vagues méditerranéennes entre touristes et exilé.es. Lorsqu'il n'est plus possible de contempler des lumières côtières sans penser aux drames migratoires qui traversent ces mêmes paysages, on peut se poser des questions de ce type : « Les personnes qui meurent dans les traversées des frontières maritimes de l'Europe ont-elles le temps d'apprécier le paysage qui les entoure et que leurs corps bientôt pourrissants vont aller nourrir ? » Celles qui meurent en Méditerranée voient leur existence anéantie par un milieu avec lequel elles viennent juste de faire connaissance. Nombre d'entre elles n'avait jamais vu la mer avant d'embarquer dans les embarcations surchargées qui portent leur espoir de changer de monde. Ont-ils, ont-elles, eu le temps d'entendre le « rire innombrable des vagues » évoqué par Eschyle avant de sombrer ? Que retiendront-ils, que retiendront-elles, de ces heures égrenées dans le silence de l'attente d'un passage qui n'en finissait pas ?

Vivre de paysage, dit-il, mais, en mourir ? Derrière la proposition de François Jullien¹, se cache un impensé, celui de la contemplation. Le philosophe nous invite à déconstruire une posture, celle du regard extérieur posé sur une réalité construite a priori comme distincte de nous, pour nous immerger dans le paysage. Ce passage à l'acte semble à première vue dynamique, et les poèmes chinois qu'il nous fait partager sont remplis de verbe comme « aller au bout », « remonter », « se lier » : tous concourent à mettre le paysage en mouvement. Mais cette tension cependant reste dominée par une vue sinon fixiste, du moins centrée, du monde. Lorsque, comme les Chinois le font, on dit son pays comme « milieu du monde », définir l'habiter comme ancrage ne surprend pas.

Malgré l'inversion proposée par F. Jullien, construite sur une opposition entre la pensée asiatique d'un paysage qui ne peut se vivre qu'en immersion, et une tradition européenne qui enserrerait ce dernier par un processus de délimitation du territoire... l'approche chinoise reste de l'ordre de l'inclusion. *Être dans* le paysage, ce serait assumer la possibilité de lui appartenir, notamment de ressentir et d'exprimer cette relation. Les formules de « corrélation » ou d'« entre les positions » reviennent ainsi au détour de la plume du philosophe. Selon lui, on peut s'installer dans le paysage de manière dynamique et, depuis cette position nouvelle, tenter de penser le monde comme entrelacs de liens. Mais cette possibilité est-elle vraiment une promesse aussi universelle qu'elle n'y paraît au premier abord ?

Dans son long poème, *Passeport*, Antoine Cassar s'interroge sur le franchissement des frontières et la façon dont le paysage fait monde ou pas. Le texte, publié sous forme de livret, se clôt ainsi : « il est à toi ce passeport, pour tous les peuples et *pour tous les paysages*. Emporte-le où tu veux. Tu n'as pas besoin de visa, ni de tampon. Tu peux partir et rester autant que tu veux. Il ne se termine pas. Tu peux y renoncer. Tu peux même en avoir plusieurs (...). » (je souligne). Dans

¹ *Vivre de Paysage*. Gallimard. 2014

l'ouverture vers la multiplicité de ce texte lyrique, on trouve une première balise vers un retournement possible, celui d'être à plusieurs mondes. Il existe une seconde position possible, plus complexe sans doute, celle qui consisterait à être *au passage du monde* – d'œuvrer le paysage en l'« infinissant », pour parler comme Edouard Glissant. Il ne s'agirait plus de traverser l'espace en l'observant et l'appréciant, l'objectif de relier deux points restant prédominant, mais d'être accueilli dans et par le mouvement. Et de saisir ce que devient le paysage quand l'inextricable de la relation se substitue à l'ordre de la perspective...

Concevoir le paysage en mouvement impliquerait notamment de reconnaître l'effort que toute mobilisation d'énergie suppose. Pour ce faire, on peut emprunter au cadre d'analyse proposé par le chorégraphe Rudolf Laban qui met la notion d'*effort* au cœur de la compréhension du mouvement. Ce travail m'intéresse en tant que ce terme est emprunté à la fois à la physique et à la grammaire cinétique : l'effort se comprend dès lors à la fois en tant que quantité et qualité d'énergie déployées. Conçu dans le cadre de la danse, ce schéma peut être utilement transposé dans notre réflexion : peut-on concevoir le dépaysement autrement qu'au travers de la mise en mouvement du corps dans l'espace ? Peut-on le comprendre autrement qu'au prisme du mouvement du paysage œuvré par le déplacement des corps ?

Pourtant, traditionnellement, le paysage est le plus souvent désœuvré : il cache effectivement le travail mobilisé pour sa propre composition, l'« effort humain » (Jacques Prévert) que sont la souffrance ou l'enthousiasme du paysan, du bûcheron, du maçon, dont les gestes répétés ont contribué à ébaucher le tableau qui s'offre aux sens. Il est très rare de faire parler ces personnes de paysage en partant à la découverte de leurs représentations : en invisibilisant ce labeur, on préfère souvent faire « mentir la terre » (selon l'expression de Don Mitchell²). Dévoiler ces jeux de pouvoir à l'œuvre dans la fabrique du paysage permet de le déterritorialiser bien des manières, notamment en le dénationalisant : un panorama iconique est souvent modelé par des mains étrangères au territoire qui s'en réclame... Mais à trop vouloir ré-œuvrer le paysage ne serait-on pas condamné à le dés-esthétiser ?

Dépayser une affaire, dans le milieu juridique, c'est la transférer à une autre juridiction pour éviter un conflit d'intérêt ou des pressions extérieures. Lorsqu'on se dépayse, obéit-on à la même logique paradoxale de prise en risque pour mieux se retrouver ailleurs ? Quelle place fait-on alors au paysage autre dans lequel on vient nécessairement faire incursion ? Comment se doter des moyens de percevoir les liens existants avant sa propre venue pour les respecter ? De quels outils se doter pour dévoiler les liens qui permettront de ré-œuvrer un paysage ?

Le paysage est affaire de désir, nous dit le géographe Claude Raffestin³, construisant une théorie fondée sur l'énergie de la relation qui médiatise notre imaginaire : il est à la fois horizon de projection et milieu dans lequel nous sommes plongés. N'oublions pas cependant qu'« Éros et Thanatos ne sont pas seulement adversaires mais aussi amants » (Herbert Marcuse, *La dimension esthétique*, trad. D. Coste, Paris, Éditions du Seuil, 1979, p. 79)... C'est un élément essentiel pour garder en permanence à l'esprit et au cœur que les naufrages contemporains qui noircissent

² *The Lie of the Land*. University of Minnesota Press, 2016)

³ *Dalla nostalgia del territorio al desiderio di paesaggio*. Alinea, (2005, *Dalla nostalgia del territorio al desiderio di paesaggio*, Alinea)

désormais nos rivages « ouvrent en traces » les paysages (E. Glissant⁴) et autorisent singulièrement les possibilités d'un dépaysement contemporain.

⁴ « Infinitif du temps », in *Traité du Tout-Monde*. Gallimard, 1997, p. 223)